

SONATE D'UN LONG SOUPIR



VIRGINIE DE MARIA

Virginie De Maria

Sonate d'un long soupir

© Virginie De Maria, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9397-3

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Protection SGDL - Service Hugo : Dépôt 01/12/2024

À David, pour son amour qui se répand à la faveur de ses notes,

Premier mouvement

Chapitre 1 Ouverture : Clémence

Aujourd'hui, j'ai soixante-deux ans. Un âge entre deux courants, charnière. Plus tout à fait jeune, pas tout à fait vieille.

J'ai passé ces trente dernières années à arpenter le territoire de mes souvenirs, à voir renaître puis mourir les attentes éperdues et les amertumes tenaces. Je sais qu'il me faudra alors ne compter que sur moi lorsque le moment sera venu de me trouver seule face aux dégâts de l'existence. Affronter l'inéluctable fin. Seule.

Alors que j'examine ce qui a glissé sur ma vie, m'apparaît ce qui est venu la renverser, par endroits, dans des zones émergées. Ça me ralentit, creuse des sillons sur mon visage, me donne cet air maussade, accablé. Ma mémoire ne semble plus très fiable, l'insomnie engloutissant mes nuits depuis deux mois.

8h. Je me lève enfin et regagne mon salon. J'ai dormi trois heures cette nuit. Mon épaule à nouveau me fait mal.

Subitement, je lève les yeux, attirée par une présence.

Saisie d'effroi, j'attrape mon balai, décidée à ce qu'elle sorte de chez moi. Alors je la bouscule, de petits va-et-vient de la chevelure rêche. Elle ne réagit pas beaucoup, sauf lorsque l'air déplacé contraint son corps velu à se départir d'une sensation de danger imminent. Tant pis, je la laisserai là, patiente dans sa toile. Un piège gluant parfaitement architecturé dans ce coin de mur, au-dessus de mon miroir. On dirait qu'elle ne veut pas en partir. Après tout, c'est toujours une compagne de vie dans cette obscurité bruyante qui ne laisse aucun répit. Ce désordre du monde où tout chancelle, mais où personne ne semble s'en soucier véritablement. Aucun ne se sent concerné par le vide d'amour de ceux qui ont traversé la vie sans main au bout de la leur.

Cette bête me ramène à quelque chose. Un souvenir flou qui parcourt tout le

corps, à la foudre qui frappe l'arbre crevant le ciel. Je n'arrive pas bien à l'identifier. Peu importe. Je resterai là, avec elle, sans jamais l'écraser.

De temps à autre, cherchant à tâtons mes lunettes sur ma table basse, mon regard agrippé à sa toile, je m'extasie devant le spectacle macabre. Je l'observe se mouvoir sur un insecte pris dans ses filets, à moitié anesthésié par le venin qu'elle a planté dans son abdomen. Les pattes du papillon s'agitent de quelques derniers soubresauts. Cela ne dure jamais longtemps. L'araignée affamée l'engouffrera plus tard, parce qu'elle garde cet insecte en réserve pour les jours de grande faim, saucissonné dans un cocon de toile collante.

Le jour de cet appétit, elle ira se nourrir de sa proie d'une délectation saisissante. Réduit en bouillie par sa salive, il sera aspiré. Vu de près, c'est stupéfiant, fascinant. Puis, comme toujours, je déposerai mes lunettes sur la table basse, ramènerai mes mains sur mes cuisses de la lenteur des années qui ont passé.

Ainsi, j'attendrai un nouvel événement.

Par instants fugaces, je me demande si cette bête n'attend pas aussi un partenaire pour se reproduire.

Dans ces moments-là, j'ouvre la fenêtre, quelques minutes seulement, mais il semblerait qu'aucun ne soit intéressé. Il faut dire qu'elle est bien laide avec ses griffes et ses pattes pleines de poils lorsqu'elle se déplace. Ce sont des nausées soudaines qui me secouent le ventre lorsqu'elle file sur le mur. Ça, je n'aime pas vraiment. Je la préfère sage, puis goulue.

Je passerais des jours entiers à la contempler.

La télévision reste toujours éteinte.

Enfin, mon regard se dirige vers des choses insignifiantes. Le lustre bien brillant au plafond, des livres déposés sur la table basse, une assiette à moitié vidée, un vieux journal qui date de deux mois. Et mon orchidée qui est à l'agonie... Tout ce petit bazar s'est accumulé au fur et à mesure des jours de solitude.

Une main enrobant mon menton, mon esprit ne se fatigue pas de penser. Mes nuits aussi se désagrègent sous la pesanteur de mes songes.

Alors, je revois ces autres que j'aimais, ces autres indifférents, qui m'ont abandonnée au fil des années. Et puis, celui que j'adorais, Denis, qui m'avait promis la vie à deux, puis celle à trois. Se glissent, au beau milieu de ces

réflexions, quelques mots. Ceux qu'il me tendait souvent avec ses yeux plissés de joie :

« Avec deux parents musiciens, forcément, notre enfant aimera la musique ! »

Je m'ébroue, me secoue, agacée. Il faudrait que cela s'arrête.

Tandis que je finirai par reléguer tous ces autres aux confins de mon esprit, il y a cette chose, une seule chose qu'il me faudra réparer. Dans cette vacuité, ce temps étiré, englué dans sa propre lenteur, l'envie surgira sans doute. Il suffit de la laisser germer. Sera-t-elle une délivrance ?

Et il y a mon épaule. Autour d'elle ça lance comme si des aiguilles se frayaient un chemin entre mes muscles ou bien mes tendons. Je n'arrive pas bien à localiser la douleur. Mais c'est encore cette souffrance aiguë qui me mord.

Puis arrive Éva, comme apparaît une lune floutée, fondue dans un ciel noir, nuageux. Cette amie chère m'a trahie. Mes mots à son égard dorénavant durs, sans l'éclat de cette amitié profonde, de cette sororité à l'époque inaltérable, ne trouvent leur source que dans la colère. Alors, ça, j'évite d'y penser. Je ne la vois plus. Je ne l'appelle plus. Je l'ai bannie de mon monde. Tout le mauvais serait arrivé par elle !

Murée dans ma colère, je me souviens lui avoir juste dit :

« Disparais de ma vie, tu as tout détruit ! »

Entre stupeur et détresse, je crois qu'elle m'avait répondu :

« Je suis tellement désolée... je comprends ta douleur, Clémence. Pardon ! »

Et puis les mots avaient chuté, dans ce silence persistant, tenu par l'absence.

Enfin décidée à projeter mon corps hors de mon fauteuil, de mes cinquante kilos à soulever, mes pieds se crispent dans mes chaussons usés et me voilà debout. Je m'approche le pas traînant. Mon araignée, de ses huit yeux, semble à présent me fixer à son tour.

Pourquoi fait-elle ça ? On dirait qu'elle veut me bondir à la gorge, me lacérer le visage. De quoi voudrait-elle me punir ?

Chapitre 2 : Voix arachnéenne

Pour nous, le silence n'existe pas. Chaque vibration est un message, chaque frémissement, une annonce. Ces musiques nous enveloppent. Et nous savons attendre, observer. Rien ne nous échappe. Lorsque le vent, chargé de son électricité, caresse nos poils, nos sens sont aussi en alerte. Alors, nous nous laissons porter par ce souffle du ciel, voyageant vers de nouveaux terrains de chasse, vers de nouvelles demeures. Partout où nous nous trouvons, immobiles, nous admettons la patience, la résistance aussi.

Installée chez Clémence, je peux tout entendre. Tout ce qu'elle tait, tout ce qu'elle a vécu et, par ma simple présence, mon immobilité le jour, je peux laisser les mélodies de son cœur effleurer mes pattes, puis mon corps tout entier.

Ainsi, j'attrape aisément ses pensées.

Cette femme flotte sur sa vie, pendant que je fais la mienne, concentrée à ma tâche, à ma survie. Elle paraît affligée d'un désœuvrement tenace, d'une peine inconsolable et d'une culpabilité qu'elle semble vouloir ignorer. Cela scintille presque autour d'elle, ces flammes de l'enfer.

Moi, je laisse brûler ce feu et comprends d'où il provient. Et je ne veux aucun mal à Clémence, autant qu'à tout être humain.

Parce que notre survie dépend de ce que chacun fait de sa vie, elle devra, de toutes ses forces, contempler ce qui reste de vivant en elle et en ses pairs, afin de préserver son existence, sa place singulière en ce monde. Je l'aiderai à apprécier ce qu'elle doit faire sur cette terre et ce qu'elle doit transmettre, pour la survie de son espèce et pour le bonheur que cela engendre.

Les notes demeurent son salut, autant que les bruissements, nés de la nature, sont notre boussole. Il suffit d'être prêt à les écouter puis à se laisser guider.

Chapitre 3 : Sursaut

Il y a quelques années, j'étais une femme de nature affable. Ma porte toujours ouverte à tout, à tous. J'étais portée par la grâce de mes concerts, par ma passion pour la musique. Je n'étais rien d'autre, finalement. À présent, j'ai tout cloisonné. Cela a pris du temps pour arriver à dresser de tels remparts contre l'humanité. En réalité, cette absence au monde s'est édifiée lentement, douloureusement, avec mon chagrin étranglé.

Je contemple encore mon araignée, immobile, alanguie, ma pensée poursuivant son arborescence. De toute évidence, il reste une étincelle de vie en moi. Suffisamment tenace pour laisser émerger ma colère. Ma compagne de vie, elle, la connaît bien. Il semblerait qu'elle sache tout, même ce qui vient de l'indicible.

Alors j'entame un semblant de discussion qui n'attend pas de réponse, étalant mes bras dans un souffle irrité, le regard figé sur elle :

« Qu'est-ce qu'ils ont fichu tous à s'enorgueillir d'eux-mêmes ? À s'exposer, jour après jour, comme des marionnettes persuadées d'être libres ? Il paraît que c'est ça, les réseaux sociaux. Moi, je trouve ça triste, cette frénésie d'exister sous le regard des autres. Mais si ça les sauve... au lieu d'un dieu tout-puissant, alors pourquoi pas...

Leur dieu c'est la gloire, la célébrité, le plus de pouces levés. Paraît-il.

Un signe pour leur signifier qu'ils ont réussi, qu'ils entrent bien dans les cases et, malgré cette rude compétition, qu'ils ont gagné.

Mais qu'ont-ils vraiment gagné ? »

L'araignée bouge une patte.

Je m'approche et souffle doucement sur elle. Ma respiration vibrante sur ses poils, cahotant sa toile, a alerté ses sens. Elle commence à reculer vers le coin du plafond, dernier refuge contre ma présence suspecte.

J'ai encore envie de lui parler malgré sa disposition à me fuir.

« Moi aussi, tu sais, j'attendais que l'on m'aime. Je ne peux pas les juger, finalement. Je suis sans doute injuste... On a tous besoin d'être regardés, pour se sentir vivant... Mais j'ai fini par renoncer parce que l'on est avide de cela et que